

# VIVARIUM

Un projet d'art relationnel avec  
les travailleurs mexicains saisonniers  
des usines de pêche aux Îles-de-la-Madeleine



PHOTO: Courtoisie de Jorge Luis Terrazas

# SYNOPSIS

VIVARIUM est un projet d'art relationnel que j'ai débuté au printemps 2023 auprès de la communauté de travailleurs mexicains saisonniers de l'industrie de la pêche aux îles-de-la-Madeleine. À travers cette démarche, je souhaite, humblement, donner à voir et à entendre l'invisible de leur réalité de migrants. Je cherche à créer des dispositifs et des espaces de rencontres pour documenter les gestes de l'intime, les liens qui se tissent hors de l'espace-temps avalé par les longues heures à l'usine. J'aimerais créer des interstices pour m'immiscer le quotidien de la cohabitation, de l'éloignement familial et des multiples contradictions sociales et économiques qui sous-tendent ces migrations saisonnières.

En avril 2023, j'ai été accueillie par le centre d'artistes Ad Mare pour une première résidence de recherche exploratoire de 3 semaines, qui s'est avérée très féconde, et aussi très exigeante sur le plan humain... et artistique. J'ai mené plusieurs actions auprès des travailleurs mexicains: accueil à l'aéroport, soutien à l'installation, traduction, cuisine collective avec des femmes madeliniennes pour offrir un premier repas à l'arrivée, invitations à des soupers intimes à la maison, organisation de match de soccer avec la communauté, affichage infiltrant dans des commerces locaux, ateliers de sensibilisation dans les écoles, écriture collective d'un mot de bienvenue, événement-témoin de sortie de résidence avec les Madelinots.

À partir des rencontres qui se tissent et des micro-récits que je récolte, j'aimerais ultimement, créer une œuvre, dont la forme reste à définir, qui puisse témoigner de la richesse de ce processus relationnel.



PHOTOS: Alphiya Joncas, AdMare

# **TEXTE - VERSION 1**

Empreinte textuelle d'un processus  
d'écriture en mode performatif

Novembre 2024





Photos : Alphaia Joncas, AdMare

Salon de thé le Flâneur.

De la fenêtre, vue sur le port de l'Étang-du-Nord.

Jour de grand vent. Mer agitée.

De l'autre côté du mur, une petite maison transformée en logement communautaire, où logent une quinzaine de femmes mexicaines venues travailler, avec un visa officiel de neuf mois, mais un contrat réel à durée indéterminée, à l'usine de transformation des produits de la pêche Fruits de mer Madeleine. L'usine est située à 15 mètres de la maison.

Ce jour-là, nous sommes une trentaine de personnes réunies chez Pierrette. Sur les tables du salon de thé, j'ai disposé de petits cartons sur lesquels sont écrits, succinctement, des prénoms. J'y ai aussi déposé un petit pot Masson, ceux qui sont typiquement utilisés aux îles pour y conserver le précieux fard de homard, qu'on élabore chaque année dans les cuisines à partir des œufs, du foie et des restants de pattes du crustacée. À l'intérieur de chaque petit pot : des grains de maïs.

Le public est invité à nommer à haute voix les prénoms inscrits à leur table. Pour chaque carton, une histoire surgit, à vif, sans filtre, comme un témoin des rencontres vécues au cours du dernier mois, des constats et des questionnements qui m'habitent et me bouleversent. Pour chacun des micro-récits, je tenterai de soulever les contradictions et de poser des questions plutôt que de donner des réponses qui seraient, de toute façon, qu'une vision partielle de la réalité passée par le filtre de mon émotivité.

Tenacatita

LETICIA

LAURA  
y el  
ALCALDE

Maxim  
Thibault  
Leblanc

$56 + 77 + 12 +$   
 $? \neq 1$

La llegada

Laurène  
Janowsky &  
Colette Daudelin

OMAR

el cangrejo

Guadalupe  
Victoria  
José  
Carlos

Los niños  
+ las abuelas +  
las madres

Roberto

Laura Jorge  
Carlos Carlos  
Anita Iván

Maxim Chevarie

SILVIA  
PATRICIA  
CRISTINA  
SUSANA

Raphaëlle



Moi :

Alors, est-ce que quelqu'un est prêt à nommer son carton?

Il y a une histoire qui va avec.

Une personne dans le public :

## **TENECATITA**

Moi :

Oh wow, ça c'est vraiment inusité comme premier choix, c'est en plein dans l'ordre chronologique des choses. Ce sera probablement la seule fois que ça se produira aujourd'hui.

Ça, c'est fou, Tenatita, c'est comme... l'origine d'une histoire d'amour, la genèse. Le premier baiser.

Tenacatita, c'est un tout petit village, en fait c'est même pas un village, c'est sur la côté, au Mexique, sur la côte du Pacifique, dans l'état du Jalisco. C'est comme un flash que j'ai eu cette semaine, parce que Tenacatita, à mon deuxième voyage au Mexique, j'avais 20 ans, j'y ai passé un mois. Mais je veux dire, il n'y a rien à Tenacatita, c'est juste une plage incroyable sur le bord de la mer, et il y a un petit village, El Rebalsito, qui est à deux kilomètres de là. Donc j'avais passé un mois là-bas, puis trois ans plus tard, en 2023, je m'en allais étudier à l'Université de La Havane, à Cuba, puis au lieu de prendre l'avion ben, j'ai décidé de m'en aller à Vancouver, puis ensuite de prendre le bus jusqu'au Mexique, puis j'étais retournée à Tenacatita. Et là j'étais toute seule, j'avais ma tente, mon hamac, mon petit poêle, et je suis débarquée là, et il y avait comme une espèce de palapa, qui est juste une structure ouverte avec un toit de feuilles de palmier, sur le bord de la mer, et au bout de quelques jours je suis devenue amie avec le monsieur qui était propriétaire du lieu, et il m'a engagée pour que je cuisine des ceviches et que je serve de la bière aux quelques locaux qui venaient y flâner l'après-midi. Sauf que le soir, tout le monde partait et retournait au village. Et moi, je restais là, TOUTE SEULE, et je passais les nuits à camper dans ma tente. Après quelques jours, le monsieur pour qui je travaillais m'a dit : heille, j'aime vraiment pas ça que tu restes ici, t'es une femme, t'es cute, t'es jeune, c'est dangereux. Et

il m'a invité à venir habiter avec sa famille, au village. Alors j'ai déménagé au village et j'ai passé environ deux semaines à habiter avec cette famille-là, et c'était vraiment incroyable. J'ai découvert cet esprit-là, mexicain, qui fait que, quand les gens s'attachent à toi, ils te prennent vraiment sous leur aile, c'est comme une forme d'adoption, tu deviens partie de la familia. Et j'ai vécu ça à d'autres moments au Mexique, notamment chez un ami avec qui j'avais étudié sur l'île de Vancouver, et qui était issu d'une famille assez bourgeoise de la capitale, et qui m'ont eux aussi complètement accueillie et adoptée pendant plusieurs semaines. Pour moi, c'est comme un peu point de départ ça, parce que je suis vraiment tombée en amour avec les gens à ce moment-là, et c'est e qui a fait que plus tard, j'ai fait mon bac en études de l'Amérique latine, que je suis allée étudier à Cuba, puis en Argentine, que j'ai vécu là-bas, et que pendant six ans, j'ai étudié, voyagé, vécu en Amérique latine, et il y a vraiment une Karine qui a été complètement imprégnée de ça. Mais là, ça fait longtemps, ça fait 20 ans de ça, la vie m'a emmenée dans plusieurs ailleurs, mais cette semaine, j'étais dans mon char et je m'en allais porter de la nourriture à des Mexicains qui venaient d'arriver aux îles, et j'ai repensé à cette époque-là, et à ce lieu-là : Tenacatita. Et je me suis dit : wouahhhhhh.... Ça m'a comme permis de réactiver cette couche-là, qui était en moi, de cette Karine-là, de cette empreinte-là qui m'a sans doute menée à m'engager dans ce projet-là que je fais actuellement. Donc voilà, c'est comme... un autre point de départ.

Autre carton?

Une personne dans le public :

**56 + 77 + 12 + ? ≠ 1**

Moi :

Quin. Ça c'est quoi que j'ai voulu dire par là?

(rires dans la salle)

Cincuenta y seis más setenta y siete más doce ...

Non, en fait, quand j'ai commencé mon projet, j'ai essayé de savoir combien il y avait de travailleurs mexicains qui étaient déjà arrivés dans les usines aux îles. Et en posant des questions, j'ai su qu'il y avait 56 travailleurs qui étaient déjà arrivés à Fruits de Mer Madeleine. Là, cette semaine, il y en a 77 autres, à peu près, qui sont arrivés pour travailler chez Pêcheries Léo Mar, alias La Renaissance, pis 12? Ah oui, 12, c'est qu'il y en a déjà une gang d'à peu près 12 qui était arrivée, qui travaillent aussi pour Léo Mar, mais qui sont arrivés plus tôt pour venir faire le crabe, et qui habitent dans une maison à Cap-aux-Meules, et le point d'interrogation, c'est qu'il y a aussi des travailleurs qui sont à Cap-Dauphin, mais ça, on ne le sait pas ils sont combien. Donc, ça fait quand même du monde, sur le territoire. L'année passée, par exemple, est-ce que vous savez il y avait à peu près combien de travailleurs mexicains qui travaillaient dans les usines?

Une personne dans le public :

130.

Moi : 130? Ben en fait, c'est le double. C'est à peu près ça, hein, 250, l'année passée? Là je regarde Maxime parce que si je dis des bêtises c'est lui qui va me dire que je ça n'a pas d'allure, mais c'était autour de 250?

Maxime Chevarie-Davis :

C'étais plus que 200.

Moi :

Donc c'est quand même beaucoup de gens qui viennent sur le territoire, et moi, dans les dernières semaines, je me suis vraiment rendue compte qu'il y a une réalité parallèle aux îles,

qui est la réalité des travailleurs mexicains qui sont dans les usines, et à laquelle on n'a pas vraiment accès. Tsé souvent, les gens disent : Ahhh, les Mexicains, on les voit chez Ré-utiles, ou les Mexicains au comptoir familial, parce que souvent on les croise dans ces lieux-là. Donc oui, c'est beaucoup de monde, mais en fait, ce ne sont pas LES Mexicains. Parfois, on a tendance à les voir comme une masse homogène, mais c'est VRAIMENT pas ça. Je me suis rendue compte en allant dans les maison qu'il y a des gens de partout au Mexique, il y en a qui viennent de Campeche, il y en a qui viennent de l'état de Nayarit, de Durango, de Veracruz, de la capital (en espagnol), et tout se monde-là, ils ne se connaissent pas! Ils arrivent ici, et là, ils sont assignés dans des maisons, et ils doivent COHABITER ensemble. Donc quand tu te retrouves à 20, 25, 40 dans la même maison, ça ne veut pas dire que tu vas super bien t'entendre avec tout le monde et que la cohabitation va être facile à tout moment. Je dis dans le sens où nous, comme Madelinots, comme gens de l'extérieur, c'est nécessaire qu'on s'intéresse aux INDIVIDUS, et non aux Mexicains comme un ensemble qu'on considère comme «les Mexicains» qui sont tous pareils parce que c'est vraiment, pas, ça, en fait.

Une personne dans le public montre un carton sur lequel est écrit :

**LETICIA**

Moi :

AAhhhhh, Leticia. Ça, c'est intéressant, et c'est à cause de Pierrette )la propriétaire du salon de thé) en fait. Pierrette, j'ai oublié de te remercie pour ça, mais en fait :

Dans le public : ben coup donc, elle va pas te remercier. (rires)

Moi :

Alors je le fais maintenant : MERCI beaucoup Pierrette. (rires) Quand j'ai commencé mon projet, mon intention, c'était d'entrer en relation, et donc la question, c'était : comment je fais pour entrer en relation avec les Mexicains? Et là j'ai été vraiment naïve, j'ai écrit à l'usine! Je me suis présentée, je leur ai dit que j'étais une artiste, que je faisais un projet de recherche et que



j'aimerais rencontrer les travailleurs mexicains. J'avais contacté Fruits de Mer Madeleine. Et là on m'a répondu : «Non, non, non, non, non, ça sera pas possible, ils sont trop occupés, ils travaillent trop, ils ont pas le temps» , et c'est VRAI, dans les faits, la saison du crabe, c'est très intense sur les horaires de travail, donc «ça sera pas possible». Gup. Ok. Donc là j'ai écrit à Cap-Dauphin. En leur présenter brièvement mon projet. Et on m'a juste carrément pas répondu. Et je me suis dit : Arrrgnnnn, qu'est-ce que je vais faire? Et à un moment donné, je suis venue voir Pierrette, juste avant de commencer mon projet, mais c'était pas du tout en rapport avec ça, mais je t'ai quand même mentionné dans notre conversation que j'allais entamer cette démarche-là et c'est là que tu m'as dit : «Mais juste ici, dans la maison à côté, à la maison il y a six femmes mexicains qui habitent-là.» Oh yeah! Alors je me suis dit : ben let's go, je vais y aller.

Donc la première démarche que j'ai faite, ça a été de venir cogner à la porte de la maison d'à côté. Bon. C'est toujours un peu.... C'est toujours un peu intimidant de venir cogner à la porte d'inconnus, tu ne sais pas dans quoi tu mets le pied, donc là : je cogne. Et là : vrrraammmmm. La porte ouvre :

«T'es qui?» (sur un ton méfiant, vraiment pas accueillant, plutôt virulent)  
C'est quelqu'un qui me répond, en français.

Alors je dis : allo, je m'appelle Karine, je voudrais juste euh... Ben on m'a dit qu'il y avait des femmes mexicaines qui habitent ici, je voudrais juste les rencontrer.

«Qu'est-ce que tu veux?»

«Pourquoi t'es là?»

«Où est-ce que t'habites?»

(rires dans la salle)

Moi :

Euhhh, ben j'habite à Lavernière... Mais c'était vraiment pas, pas très... amical, comme accueil.

Fait que là, je mets comme un peu mon pied dans la porte, pis je dis :

Est-ce que je peux leur dire bonjour?

Alors cette personne-là s'adresse en espagnol aux travailleuses et leur dit : Il y a quelqu'un qui veut vous voir.

Mais là j'ai senti qu'il fallait pas que je m'attarde en fait. J'étais juste vraiment pas à l'aise avec la façon dont ça se passait. Donc très vite, on a juste jasé un petit peu, et là, il y avait Leticia, qui m'a dit : hé, on se donne nos contacts what's app, alors au moins, je suis repartie avec un contact. Donc Leticia ça a été un peu la première personne que j'ai rencontrée, qui habite là, et là heureusement avec ce contact, et après avoir un peu échangé ensemble, j'ai su que je ne pouvais pas vraiment aller dans la maison... Oui?

Dans le public :

La personne qui t'a répondu, c'était pas une Mexicaine?

Moi :

Non.

(rires dans la salle, et aussi, un certain malaise)

Non. En fait ce que j'ai découvert, c'est que c'était la superviseuse des Mexicains qui sont à cette usine-là, mais elle HABITE avec eux.

(Un temps.)

Et eux en fait, ils habitent les maisons, mais ils paient un loyer, et dans le contrat qu'ils signent, ils ne sont pas supposés recevoir du monde de l'extérieur. Évidemment après ça je suis allée dans d'autres maisons où on m'a laissée sans problème, mais comme elle, elle habite avec les

travailleuses, ça pose un peu des problèmes, parce que cette gang-là, elles sont un peu sous surveillance tout le temps.

Dans la salle : pffffff.

Moi :

Mais là ce que j'ai fait, vu que j'étais en contact avec Leticia, je lui ai écrit et je lui ai dit : ben venez souper chez nous d'abord. Donc la première fin de semaine de ma résidence, j'ai accueilli un groupe de femmes qui habitaient là à souper, et pis ben, ça aussi, c'est toujours un peu intimidant parce que moi je ne les avais jamais vues de ma vie, elles non plus, mais là, elles sont venues dans ma cuisine autour d'un poulet et là on a vraiment pu échanger et commencer à tisser un lien. Voilà.

Dans la salle : wouahhh.

Moi :

D'ailleurs, si vous avez des questions, svp, interrompez-moi, sinon je vais juste être un long flot de paroles.

Du public :

Mais comment ça se fait qu'ils n'ont pas le droit de recevoir des gens de l'extérieur?

Moi :

Silence.

Soupir.

Hésitation.

Ben. En fait, j'ai rencontré cette situation-là aussi dans une autre maison, où les Mexicains m'ont dit : ouin, c'est écrit dans notre contrat, on n'a pas le droit. Je ne sais pas si c'est ...

Dans le public :

C'est un contrôle qui est abusif, non?

Moi :

Ben c'est ça que j'ai eu comme première réaction aussi...

Silence

Euhh...

Je vous laisse vous faire votre propre opinion?

(rires malaisés dans la salle)

Moi : mais effectivement ça soulève des questions.

Dans la salle :

Mais c'est la réalité de beaucoup de travailleurs étrangers, tu sais, ceux qui viennent avec un permis de travail fermé, ils ont cette réalité-là.

Quelqu'un d'autre :

Ça doit être la même chose dans les champs de fraises?

Première personne : c'est pas juste aux îles, c'est partout là.

Une troisième personne :

Mais ça explique pas pourquoi...

Première personne : non, ben c'est pas correct tant qu'à moi là, mais c'est une réalité qui n'est pas madelinienne, c'est une réalité qui vient avec le fait d'être un employeur qui engage des gens, ils veulent se, se...



Moi : se protéger..

Première personne : se protéger.

Moi : parce que la propriété leur appartient, mais moi je me disais : moi aussi, je suis locataire, je loue une maison et ma propriétaire ne m'a jamais dit : t'invites pas tes amis chez vous.

Première personne : non

Une quatrième personne : Mais y'a des gens qui font ça par exemple, y'a des gens qui inscrivent dans leur bail : ne pas recevoir de visite, ou maximum une personne...

Cohue dans la salle, protestations, plusieurs voix s'élèvent.

Une personne :

Mais c'est pas légal ça!

Une autre :

Mais comment veux-tu qu'ils réussissent à se faire une vie pour vrai?

Une autre :

Ben c'est vraiment être sur le dos du monde là!

Moi, en riant :

Je vous remercie de dire les choses à ma place.

Rires.

Une personne :

On a senti que c'est ça que tu voulais, que c'est là que tu voulais t'en aller!

Moi :

Non, non mais ça fait partie des interrogations et des questionnements que ça soulève d'être confrontée à ça.

Une autre personne :

Est-ce que ça vient seulement des employeurs ou ben ça va plus haut que ça? Est-ce que c'est gouvernemental au départ?

Moi :

Non, je pense que les contrats dans les maisons, c'est vraiment les employeurs. Il faut aussi savoir qu'il y a des maisons qui sont louées par des gens qui n'ont rien à voir avec l'usine non plus, je veux dire, il y a des particuliers qui louent leur maison probablement à l'usine, ou aux travailleurs, pis, c'est eux qui mettent leurs règles. En tout cas, je n'ai pas les connaissances suffisantes pour te répondre avec certitude,

Une personne :

Donc ça confirme que c'est pas prévu par la loi.

Moi :

Je pense pas, non.

La personne : je travaille à l'immigration et je te confirme que non.

Moi :

Ahhhhh, merci!!! Ben c'est bon, j'ai deux nuanceurs dans l'assistance.

Une personne, en riant :

Ben tu te mettras pas dans le trouble!

Moi : Ben écoute, ça, c'est pas grave...

Un temps.

Autre carton?

Une personne :

Euhhh...

## **EL CANGREJO**

Moi :

Ahhhh, el cangrejo.

El cangrejo, ça veut dire, le crabe. En fait, je me suis rendue compte que, c'est ça : y'a comme une gang, comme les travailleurs qui sont à Fruits de Mer Madeleine, pis l'autre gang de douze qui sont à Cap-aux-Meules, qui eux sont arrivés plus au mois d'avril, et qui sont là pour faire le crabe. Sauf que là, c'est très compliqué, parce que le processus d'embauche (hésitation), bon, Maxime, corrige-moi si je ne dis pas les choses comme il faut. C'est qu'il y a une agence, au Mexique, qui s'occupe de recruter les travailleurs. Donc l'agence passe les entrevues, nanana, tout ça. Là, une fois qu'ils ont fait tous leurs papiers, ce qui est aussi très compliqué, il y a une autre agence, au Canada, qui elle s'occupe de faire le lien avec les entreprises. Donc là on leur donne un permis pour séjourner au Canada, et sur le permis, la durée, c'est écrit six ou neuf mois, parce qu'ils octroient la durée du permis la plus longue possible, pour permettre que ces gens-là travaillent le plus longtemps possible (*pour que le déplacement soit rentable pour eux, parce que même si les salaires sont plus hauts qu'au Mexique, ça ne vaudrait pas la peine de se*

*déplace pour deux mois de travail, étant donné les dépenses que ça implique, le fait qu'il faut laisser son job au Mexique, qu'il faut en retrouver un quand on revient, etc..)* Donc là, le Mexicain, surtout si c'est la première fois qu'il vient, lui, quand il part du Mexique, il se dit : ben je vais venir travailler pendant six ou neuf mois, parce que c'est ça qui est écrit sur mon contrat. Donc là il se dit : ben ça vaut la peine que je quitte mon emploi (*que je paie mon transport pour me rendre de mon état jusqu'à l'aéroport de México D.F.* ) , parce qu'économiquement, ça va être rentable. Sauf que le crabe, ça dure pas longtemps. Pis c'est pas juste ici que ça se passe, j'écoutais une entrevue à Radio-Can la semaine passée sur ce qui se passe dans l'industrie du crabe dans les Maritimes et en ce moment les travailleurs ont peur de ne même pas faire assez de semaines pour avoir leur chômage, parce que comme les pêcheurs ont pêché vite vite vite avant que les baleines noires arrivent, ils ont sorti la production très rapidement,

Quelqu'un dans la salle :

Ben s'il y a un contrat de signé? Les gens respectent pas les contrats?

Moi :

C'est que c'est la durée du permis de séjour.

Dans la salle :

Pas celle du contrat de travail.

Moi :

Puis les Mexicains, ils sont suuuper rapides dans les usines, sérieusement, avec eux, la production va vite. Donc là, la semaine passée, ils me disaient : on a réussi à faire la production de trois semaines en une semaine et demie, ce qui fait qu'il y a des journées où ils se retrouvent sans heures de travail, alors qu'eux sont vraiment ici pour travailler, pour économiser. Et là, finalement, ils se sont faits dire : ben le 15 juin, c'est fini, et progressivement ils vont en renvoyer au Mexique. Alors je leur ai demandé : Mais savez-vous qui repart quand? Ils m'ont dit : non. Et il



y a quelqu'un qui m'a raconté que l'an passé, elle était en train de faire son épicerie pour la semaine, ils nous ont appelé, et le lendemain matin j'étais dans un avion.

Dans la salle :

Ayoye....

Moi :

Donc ça, c'est pas évident non plus. C'est sûr que pour eux, s'ils viennent que pour deux mois, ils n'ont pas le temps d'économiser (*surtout que ça prend quelques semaines avant de couvrir les premières dépenses de déplacement et d'installation*) et en plus, ça les garde aussi dans.... une forme de précarité et de vulnérabilité... parce que quand tu ne sais pas quand ça finit... et c'est la nature de l'industrie aussi : le crabe, c'est comme ça. Mais ça, c'est pas dit tant que ça, avant qu'ils viennent. Ceux qui viennent depuis 4 ou 5 ans, ils le savent maintenant, que ça peut être comme ça, mais quand c'est la première fois, souvent, tes illusions elles sont .... Pffff, parce que finalement, tu repas beaucoup plus tôt que prévu. Et c'est parce que le permis travail qu'ils obtiennent, c'est le PTET, c'est le programme de travailleurs étrangers temporaires, pis ça c'est lié à une entreprise, et donc ils ont a pas le droit, alors qu'ils me disaient : nous autres là, on voudrait rester (*pis travailler ailleurs, dans les restos, les hôtels le tourisme*) parce qu'en plus c'est possible que les usines les rappellent au mois d'août quand ils vont faire le petit crabe! Mais là t'imagines : tu viens deux mois, tu retournes chez vous, (tu te cherches une autre job), tu reviens...

Dans la salle :

Ils ne peuvent pas changer d'usine?!?

Moi :

Non.

Même personne :

Quoi? Ils sont sur le territoire et ils peuvent pas...

(Protestations dans la salle)

Moi :

Et il y en a qui me disaient : moi, j'irais faire des ménages dans les maisons, j'irais travailler en restauration, tu sais, je veux rester en attendant...

Dans la salle :

Mais ils ne peuvent pas?!?

(on entend dans la salle quelqu'un qui tente d'expliquer, mais aussi de la consternation).

Moi :

Non, parce que le permis est lié à une usine et c'est un permis fermé.

(plusieurs protestations)

Moi :

Alors que c'est pas comme ça en agriculture, en agriculture, ils peuvent changer d'employeur, par exemple, ceux qui travaillent dans des fermes en Ontario (*si le travail vient à manquer*), ils peuvent changer de ferme.

(Dans la salle, plusieurs commentaires se chevauchent)

Dans le public :

Mais ils ne peuvent passer d'une usine, à l'agriculture?

Alors qu'il y a beaucoup de gens en agriculture aux îles qui nécessiteraient...

Tsé, ils sont là, pis ils ont pas de job.

Moi :

Oui! Et moi j'ai rencontré plusieurs Mexicains qui sont des agriculteurs chez eux, qui m'ont dit moi, je fais de l'élevage, ou j'ai des champs, et ils doivent les confier à quelqu'un de leur famille pendant qu'ils viennent ici...

(on entend plein de commentaires en sourdine)

Donc il y a cette expertise-là, qui pourrait vraiment être utile sur le territoire.

Mais ce qui est intéressant, c'est que la semaine passée, là je glisse ailleurs, alors ramenez-moi si vous sentez que c'est trop long, on a fait une partie de soccer. J'en parlerai tantôt, mais il y a une des travailleuses qui m'avait nommé tout ça, et qui est assez... vindicative, (à Maxime) tu vas sûrement savoir de qui je parle (rires dans la salle), et c'est vraiment chouette parce qu'Antonin Valiquette, le maire des îles, est venu jouer au soccer. Donc pendant le bbq qu'on a fait après, j'ai dit à cette personne-là, qui voudrait vraiment rester : heille, ça, c'est le maire! Et elle me répond : quoi?!?!? C'est le maire?!? (rires) et elle me dit : tu vas lui dire ça, ça, ça, blablablabla, et je me suis retrouvée à traduire coincée entre les deux., mais c'est sûr que ce n'est pas un enjeu législatif municipal, au municipal, ils ont pas de pouvoir là-dessus, parce que c'est des programmes.... (soupir).... C'est ça hein... les agences, les programmes fédéraux, provinciaux, c'est un dédale de paliers et d'intermédiaires qui font que c'est compliqué.... Mais j'ai trouvé ça très chouette en fait qu'il y ait cet ÉCHANGE-là, que ça puisse être entendu, et je pense qu'au niveau de la municipalité c'est quelque chose dont ils sont conscients, parce qu'Antonin me disait c'est que, ils ont essayé cette année justement que ça se puisse, que les travailleurs mexicains puissent aller travailler ailleurs pendant cette période-là où le travail vient à manquer dans les usines, plutôt que de retourner au Mexique. Ce ne sera pas cette année mais j'ai espoir que cette conscience-là est semée parmi les gens qui sont à la municipalité et il y a peut-être un désir de faire en sorte que ça se puisse éventuellement.

Dans la salle :

Ouin.... Ça va être à l'étude comme bien, bien d'autres trucs. Et des fois ça peut être bien long....

Une autre personne :

Tu sais, Karine, si je peux me permettre, malheureusement, les permis de travail fermés, ce que tu nommes, ça ne va pas être juste pour les Mexicains. Tu sais, quand ils sont allés, la garderie, au Maroc, (*pour faire du recrutement d'éducatrices petite enfance*), ça va être la même chose : un permis de travail fermé te lie à ton employeur, donc euh... c'est un pensez-y bien.

Une autre personne :

Mais est-ce que les lois peuvent changer? Parce que là, c'est comme incohérent, c't'affaire-là, s'ils amènent des gens ici, ils leur donnent un contrat de travail, pis là y'a plus de travail, puis ils les renvoient, puis ils les ramènent après, c'est incohérent, c'est incohérent c't'affaire-là.

Dans la salle :

Tout à fait, tout à fait.

La même personne :

Y'a pas juste ça qui est incohérent...

Une personne dans la salle, qui travaille à l'immigration (Marie-Andrée)

Non, il y a plusieurs choses. Moi je connais moins ça, Maxime tu en sais beaucoup plus que moi sur les travailleurs, moi je suis plus au niveau des demandeurs d'asile, mais, ça n'a pas d'allure, tant qu'à moi, les permis de travail fermés. Oui, ça permet à des gens de venir travailler ici, mais personne, ici, voudrait être lié à un seul employeur. Personne voudrait habiter dans une maison où tu peux pas recevoir des gens. C'est comme... y'a comme un double standard, pis faut réfléchir à ça quand on fait venir des gens de l'extérieur, parce qu'il y a des conséquences pour ces personnes-là.

Une personne dans la salle :

Mais pourquoi c'est différent en agriculture et que ça ne peut pas s'étendre...



Marie-Andrée :

Ah ça, je le sais pas, j'avoue que c'est pas du tout ma spécialité, je, je, je pourrais me renseigner...

Une autre personne :

Maxime, ton rôle, c'est?

Moi :

Attends, attends, on va y arriver.

(rires dans la salle)

Il est inscrit sur un carton. Il ne le sait pas par contre!

(rires)

Maxime :

Ben je peux répondre. En agriculture, c'est un programme que ça fait beaucoup plus de temps que ça existe. En fait, le programme des travailleurs étrangers temporaires vient, découle du programme en agriculture, mais en agriculture ils ont leur propre programme, avec leurs propres règles pis avantages, parce que ça fait très longtemps que ça existe. Fait qu'ils ont certaines choses qu'ils ont j'imagine négocier, il y a plusieurs années pour que les travailleurs puissent venir et changer d'entreprise, parce qu'il y a différentes saisons. Puis en pêche, ben y'a pas un programme spécifique pour les pêches, c'est le programme des travailleurs étrangers général, donc y'a pas comme des règles comme ça pis ils ne tiennent pas compte des contextes locaux, comme aux Îles-de-la-Madeleine, y'a une pénurie de main d'œuvres dans tous les domaines, mais ils pensent pas vraiment à ça. La raison, y'a une raison de pourquoi c'est fermé, parce qu'au départ, c'est des lois qui ont été faites il y a longtemps et y'avait pas de pénurie de main d'œuvre tant que ça pis c'est pour protéger les emplois localement, pour pas que les

employeurs aillent chercher des travailleurs alors que y'a du monde ici qui veulent travailler. Là, c'est plus ça la situation mais les lois n'ont pas suivi malheureusement.

Une personne dans la salle :

Mais ça pourrait changer éventuellement?

Moi :

Mais tu sais, c'est un programme fédéral, donc changer éventuellement....

(rires dans la salle)

C'est des grosses machines, donc c'est très très long...

Marie-Andrée :

Y'a aussi le fait que l'employeur paie pour faire venir ces gens-là, donc eux veulent s'assurer que les personnes qui vont venir travailler vont rester dans leur entreprise et vont pas arriver ici et aller ailleurs.

Dans la salle :

Hum hum.

Maxime :

Pour faire un parallèle, c'est la même chose pour les étudiants étrangers : ils sont liés à leur programme d'études, à leur école où ils sont inscrits, ils peuvent pas changer comme ils veulent.

Moi :

Mais ce que tu dis, qu'ils restent dans leur entreprise, on m'a raconté que l'année passée que justement, quand la période du crabe s'est terminée, qu'il y a une entreprise de Moncton qui manquait de travailleurs et qui aurait voulu prendre des travailleurs des îles, mais l'entreprise des îles a pas voulu prêter ses travailleurs. Et là, ce qu'on m'a dit, mais là, c'est ce qu'on m'a raconté, c'est que l'usine de Moncton ils payaient un meilleur taux horaire, et donc ici ils se sont

dits : si on envoie nos travailleurs là-bas, dans des meilleures conditions salariales, ils voudront pas revenir ici.

(réactions dans la salle)

Câline, empêcher les gens de faire de l'argent, d'être confortables...

Une autre personne :

Ils auraient pu autoriser ça, ça aurait pu être possible?

Moi :

Je sais pas. Au niveau légal, je peux pas te dire si c'est possible. C'est juste quelque chose qui m'a été rapporté. Après, je connais pas tous les dessous de cette histoire-là.

Une autre personne :

Moi je voulais dire que y'a pas longtemps, peut-être un an ou deux, dans les médias, ils parlaient exactement de la même problématique en agriculture. Puis tout ce qui s'est passé en Beauce, un peu partout, c'est qu'il y avait vraiment des gros problèmes, des employés qui arrivaient, qui allaient dans des fermes qui étaient vraiment pas adaptées pour ça, qui vivaient dans des conditions complètement insalubres et y'avait pas plus le droit de quitter leur entreprise. Ils étaient à cette entreprise-là. Mais c'est de là qu'il y a eu des changements, peut-être depuis un an ou deux, mais avant ça c'était exactement la même affaire pour l'agriculture. Qu'il y ait des changements en agriculture, c'est tout récent, mais je sais qu'au fédéral ils sont en train de modifier la loi, ben, c'est ce qu'ils disent là...

Moi :

Mais de là pour moi l'importance qu'on en parle pis qu'on se conscientise comme communauté aussi.

La personne d'avant.

Ouais. Parce que le fédéral commence à être conscientisé aussi, mais c'est une grosse machine qui est lente à changer aussi là... Mais je pense que ça va s'en venir. Ben j'ose espérer que...

Parce que les fonctionnaires sont pas, ben... on les aime pas...

(rires dans la salle)

Mais ils vivent dans un contexte où même s'ils ont le goût que ça change, ça se fera pas le lendemain. Mais j'espère que ça va changer parce que...

Moi :

Mais merci d'amener cette nuance-là.

Carton?

Une personne :

## **LAURA Y EL ALCALDE**

Moi :

Aahhhh, Laura y el alcalda, en fait, c'est ce que je vous racontais, oups, on l'a nommée, zut, (rires dans la salle) de cette rencontre-là, après le match de soccer, qui a permis à cette personne-là de pouvoir avoir un lien avec le maire, qui m'a moi quand même réjouie. Juste d'être témoin qu'il y avait cette possibilité-là de dialogue. Merci. (rires) un p'tit court.

Une personne :

## **GUADALUPE, VICTORIA, JOSÉ, CARLOS**

Moi :

Ça c'est super intéressant, parce que je me rends compte, en fait, je me suis rendue compte hier, que j'avais vraiment vécu deux expériences pendant ma résidence : une avec les travailleurs qui étaient là depuis plus longtemps. Et avec eux, j'ai été en mesure de nouer des liens plus récurrents, parce que j'ai fait des soupers, ils sont venus chez moi, à la maison. Cette semaine, avec Laurène et Émilie, on a amené le groupe d'amis avec lequel j'ai le plus d'affinités, on est partis un soir à la plage pour aller prendre une bière. Parce que c'est ça, leur quotidien est quand même intense, c'est du boulot, la maison, pis là, à la maison, t'as pas d'intimité, t'es à vingt, tu te fais à manger, tu vas te coucher, parce qu'ils se lèvent à trois heures le matin pour commencer à quatre heures.... Tu sais, y'a pas beaucoup de temps pour faire autre chose que la routine du travail. Donc avec ces gens-là, j'ai pu plus entrer dans du dialogue et dans une relation.

Mais là, cette semaine, y'avait 77 nouveaux travailleurs qui arrivaient. Et là, un matin, je me suis ramassée avec un petit groupe, Guadalupe, Victoria, José pis Carlos, et là, on faisait vraiment juste : qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce que t'as à faire dans les premiers jours où t'arrives? Donc là, je ne les connaissais pas du tout, je leur ai proposés de venir dans mon char, et eux m'ont demandé de les amener à la banque. Fait que ok, parfait, et je leur ai offert de traduire pour eux s'ils avaient besoin.

Donc on est allés à la Banque nationale, puis on est allés chez Desjardins. Et là, Maxime pourrait vous parler de ça en longueur, parce que toi, t'as fait ça pendant au moins trois ans.... Mais c'est TELLEMENT COMPLIQUÉ!

(rires dans la salle)

Parce que là, l'entreprise leur ouvre un compte, comme dans ce cas-là, chez Desjardins. Sauf que c'est l'entreprise Dotemtex, qui est l'agence canadienne d'embauche, à Montréal, qui se charge de ça. Là, vous êtes déjà allés vous sur Accès D, sûrement? Et là, quand t'essaies de te brancher, ils te demandent un code de vérification qu'ils t'envoient par texto? Sinon t'as pas accès? Ben là, Dotemtex, quand ils ont configuré les comptes, ils ont inscrit LEUR numéro de cellulaire. (rires dans la salle) Donc là, les travailleurs, ils ne peuvent pas avoir accès à l'application, parce que quand on leur demande leur mautadine de code de vérification, ça

arrive à l'agence.... Donc là, on a passé.... Et la dame chez Desjardins elle CAPOTAIT elle aussi, parce qu'elle a dû appeler trois personnes chez Desjardins, pour essayer de contourner ça. Ça a pris une heure et demie, pour une personne! Et moi je me disais : si je faisais ça pour moi, je pèterais ma coche, solide. Et j'étais avec José, qui était super patient, et je lui disais : je m'excuse, ça n'a juste pas d'allure, et je me disais : ça n'a aucun sens, parce que s'il faut que l'entreprise fasse ça avec 80 travailleurs, ils sont pas sortis du bois! Donc c'est juste un exemple, de rencontrer des gens, que tu ne connais pas, et que là, ta relation, c'est de dealer avec Desjardins. Et ça ben, c'est une de mes expériences de la semaine.

Carton?

Une personne :

La lé

La llé

Moi :

## **LA LLEGADA**

Oh, merci d'être si rigoureux avec le hasard de la chronologie, vous avez de la suite dans les idées!

En fait, la llegada, c'est un peu ça. Je vous disais tantôt que j'avais communiqué avec des entreprises pour essayer d'avoir accès à rencontrer des travailleurs, et que ça n'avait pas été super fructueux. Donc, avec les 77 qui sont arrivés cette semaine, je me suis dit : faut que je change de stratégie. Donc, j'ai décidé d'appeler Poisson Frais des Îles, et je leur ai demandé : qui s'occupe de l'arrivée des travailleurs mexicains? On m'a transférée à la personne responsable, et là, j'ai décidé de ne rien dire. J'ai pas dit que j'étais artiste, j'ai pas dit que je faisais un projet, j'ai juste dit : allo, je m'appelle Karine, je parle très bien l'espagnol et j'aimerais ça donner un coup de main pour l'accueil des travailleurs mexicains, je peux donner des lifts, je peux être

interprète, et si vous avez besoin d'aide, je vais être là. Et là, au lieu de ne pas me répondre, on m'a dit : oui!! Merci! Yesssss!

(rires dans la salle)

Donc, ça m'a un peu permis de vivre l'arrivé, cette semaine. Parce qu'il y avait quatre vols, qui arrivaient? Un, lundi soir? Deux, mardi? Bref, je sais plus, mais ça m'a permis, avec Maxime, avec Audrey, qui est à la Municipalité, et avec les gens de l'entreprise, d'aller à l'aéroport, et de vivre cette expérience-là : qu'est-ce qui se passe quand on débarque aux îles?

Et c'est quand même INTENSE... Tout à l'heure, je vous disais que ces gens-là, ils habitent un peu partout au Mexique, et eux, ils doivent payer eux-mêmes pour se rendre au D.F, à la capitale, parce que c'est de là que part l'avion. Donc souvent ils ont une journée de voyage pour se rendre là. Ensuite, ils prennent l'avion de Mexico jusqu'à Montréal. Puis après, ils prennent l'avion de Montréal jusqu'aux îles. Donc pour beaucoup, le voyage dure, trois, quatre jours. Et là, pauvres eux autres, lundi soir, ils arrivent : il neige! (rires dans la salle). Il fait frette, il fait noir (*il y a une fatigue sur les corps*), ils sont dans le fin fond du trou du cul du monde, parce qu'on est aux Îles-de-la-Madeleine..... Et là, ils sont amenés, par quelqu'un de l'usine qui était là et qui m'a dit : viens, on va les accompagner dans leur logement qui est à Havre-aux-Maison, à l'aréna qui a été transformé en logement communautaire... Et là, j'étais contente, parce que pour moi, c'était une façon un peu (*de.... m'infiltrer, et d'entrer dans leur lieu de vie... Mais en même temps, j'étais aussi assez mal à l'aise. Parce que j'avais accès, à l'insu de tout le monde, à l'autre côté du miroir.*)

Donc je les ai accompagnés, et j'essayais de me mettre dans leur peau : tu sais, t'arrives, de nuit. Tu vois les chambres. (*Tu vois quatre lits superposés par petite chambre. Tu découvres que tu vas dormir à quatre.*) Tu vois le salon commun. Et là, l'entreprise avait laissé des pizzas congelées, du pain. (*T'arrives de trois-quatre jours à te faire balloter de vols en avions.*) Et là, on s'embarque dans quelque chose de compliqué.



La directrice de l'usine explique un peu comment ça va marcher, les premiers jours. Eux, ils sont arrivés lundi. Mais comme y'a des gens qui continuent d'arriver pendant toute la semaine, elle leur dit qu'ils ne commenceront pas à travailler avant lundi PROCHAIN. Donc déjà, les gens font : issshhhh. Parce que ça veut dire une semaine, à être là, sans salaire. Et là elle leur donne une enveloppe, qui est une avance sur leur salaire, et qui contient 300 dollars, et elle leur explique que c'est pour faire l'épicerie, en attendant d'avoir leur première paye. Et elle leur dit que les semaines de paye, c'est du dimanche au samedi. Mais comme ils vont commencer à travailler lundi, ils auront pas de paye vendredi prochain. Ils vont avoir leur paye L'AUTRE vendredi. Donc, c'est trois semaines où tu dois survivre avec ton 300 piasses (rires nerveux dans la salle).

Et là, l'épicerie, pour eux, ici, c'est super cher! Si tu compares les prix des denrées avec les prix du Mexique, c'est vraiment élevé! Et là je me dis : ouhhhhh, quand même...

Et ce qu'ils m'ont expliqué, plus tard, c'est que leur famille, qui reste derrière au Mexique, eux, ils s'attendent de l'argent. Ils s'attendent à ce que bon, le père est parti, ça fait une semaine qu'il est parti, donc il va envoyer de l'argent. Mais c'est pas ça qui se passe! Parce que le premier salaire est seulement dans trois semaines, et sur le premier salaire, tu dois 300 piasses à l'entreprise.... Donc avant de pouvoir envoyer de l'argent à la famille, ceux qui sont ici depuis un petit bout me disaient en fait que ça prend un mois, un mois et demi!

Quelqu'un dans la salle :

Pis ils ont pas leur code d'accès à Desjardins!

(rires dans la salle)

Moi :

Pis ils ont pas leur code d'accès à Desjardins...

Et ça, ça m'a permis de comprendre qu'eux, ils ne le savent pas, ça, avant d'arriver. Donc finalement, t'arrives, et tu te rends compte que ce sera pas si simple que ça. Donc la directrice des opérations leur explique tout ça, elle parle quand même bien espagnol mais moi je traduis pour les technicalités plus spécifiques, et elle leur dit, ben c'est pas beaucoup, 300 piasses, (*en fait, non, elle dit pas que c'est pas beaucoup, ça, c'est moi qui le pense dans ma tête*) mais elle leur dit que c'est vraiment important qu'ils gardent cet argent-là pour faire l'épicerie. Elle leur dit : c'est important que vous alliez pas au bar pour BOIRE cet argent-là.

(réaction estomaquée dans le public)

Silence

Moi :

Et là, ça m'a vraiment choquée.

Je pense pas qu'elle ait dit ça pour mal faire, je pense que ce qu'elle voulait dire, c'est gardez votre argent pour l'épicerie parce qu'il faut que ça vous dure trois semaines....

Dans la salle :

300 piasses?!?!

Moi :

Mais je me suis dit : ayoye, quelle opinion cette personne-là se fait des Mexicains? Elle pense qu'ils vont aller boire ça au bar? C'est pas des enfants! (*Et là, j'ai un moment de lucidité, je me regarde parmi eux, qui arrivent, qui sont fatigués, il est dix heures, ils ont pas mangé, je me dis : mais à quoi je sers? Et je me dis que je ne VEUX PAS traduire ça, je trouve ça tellement pas élégant, tellement condescendant, )*

Je refuse. Et là, j'ai passé ça et j'ai dit quatre chose, en fait, parce que j'étais vraiment pas à l'aise avec ça.

Et là les travailleurs me disent : hein? Quoi? On commence pas à travailler avant lundi prochain?  
Et là je leur confirme que non, et je me sens très mal à l'aise, et je leur dis aussi que moi, je n'ai rien à voir avec l'usine.... Et à ce moment-là, la directrice des opérations me dit : mais tu sais, c'est bien qu'ils ne commencent pas avant lundi, parce qu'ils vont pouvoir bien se reposer, et ensuite, ils pourront être super, super productifs.

Dans la salle :

Ark!!!

Un temps

Et là non plus, je ne traduis pas, parce que comme personne qui n'est pas de l'usine et qui observe tout ça de l'extérieur, ça ne me convient pas de traduire ça.

Donc ça fait partie de l'arrivée, cette petite histoire-là, qui en fait révèle beaucoup de complexité. Les travailleurs cette semaine, ils ton dans l'attente. Hier, je suis retournée à Gros-Cap, à la maison devant l'usine, et là, issshhh, les gens trouvent ça long, ils sont un peu pris tous ensembles, ils attendent... On est allés au comptoir familial aussi, pour qu'ils puissent se trouver des manteaux, mais on débarque à vingt! Donc les dames du comptoir familial (*réagissent pas forcément toujours très bien parce qu'elles sont submergées*), donc il y a toute cette histoire-là aussi. Et puis il faut aller faire les courses. Ils arrivent au Bonichoix, et là ils constatent à quel point les prix sont élevés, ils essaient de trouver des produits qui leur sont un peu familiers.... C'est quand même quelque chose d'arriver dans un nouveau contexte, et ça le serait pour nous aussi si on débarquait demain matin à New Delhi... Mais il y a beaucoup de choses qu'ils ne savent pas, et qu'ils découvrent lorsqu'ils arrivent on the spot.

Dans la salle :

Est-ce qu'il y a une raison particulière pour laquelle toutes ces infos-là sont pas données aux travailleurs, avant qu'ils viennent? Parce que ça donne vraiment l'impression de vouloir garder un contrôle coercitif sur les travailleurs?

Moi :

Maxime, peux-tu répondre à ça?

Maxime :

Oui. Ben, par rapport à ces détails-là, il y a aucune intention de contrôle, c'est juste qu'il y a tellement d'intermédiaires entre le Mexique, entre ces travailleurs-là qui sont dans toutes les régions du Mexique. Il y a des bureaux qui sont comme les CLE, les centres locaux d'emploi au Mexique, et là il y a un lien entre les travailleurs avec eux, ces bureaux-là avec le bureau central, le bureau central avec l'agence à Montréal, l'agence à Montréal avec la personne qui administre aux îles, donc, il y a tellement d'intermédiaires que les gens, aux îles, ils ne savent pas c'est qui qui s'en viennent, avant qu'ils arrivent. C'est vraiment complexe comme ça, mais je pense que oui, y'a vraiment place à l'amélioration concernant l'information, surtout par rapport à la durée de la saison ou des choses comme ça, on peut quand même donner des petits cues sur ce qui s'en vient pour eux. Mais l'entreprise a pas nécessairement de contrôle sur ce qui se dit au bout de la ligne. C'est difficile à gérer.

Dans la salle :

Est-ce qu'ils sont, avant de partir, je veux dire, parce que c'est pas des gens qui arrangent du crabe chez eux, est-ce que l'adaptation au travail est quand même assez facile? Ils se débrouillent assez facilement, en partant, dans le décorticage du crabe?

Maxime :

Oui, ils apprennent super vite, ils sont vraiment bons. Il y en beaucoup qui travaillent dans les pêches, soit dans des poissonneries, ou dans des restaurants de poissons, aux Mexique, ou qui

font la pêche eux-mêmes, qui ont leur petit bateau pis qui vont pêcher. Donc ils connaissent un peu ça, c'est sûr que c'est toutes les mêmes méthodologies...

La personne d'avant :

De toute façon, en partant de là-bas, y'a un espèce de tri aussi? Y'a des entrevues qui sont passées pis...

Maxime :

Oui, ils ont le profil adéquat, pis après, rendus à l'usine, on leur montre quoi faire, dans les différentes entreprises, pis ils s'adaptent très vite.

La personne :

Ok.

Moi :

Carton?

Une personne :

Bon, **MAXIME CHEVARIE**.

(rires)

Moi : yeahhhhh!

La personne qui avait demandé avant dans la salle :

Merci!!!

(rires)

Moi :

Bon, si je dis des choses qui ne conviennent pas, tu pourras me corriger, ok?

Non mais, je voulais te nommer dans mon processus quand même, parce que Maxime, ça a vraiment été ma porte d'entrée dans cet univers-là, parce que Maxime, il a travaillé trois ans à la Renaissance, et c'est lui vraiment qui s'occupait, je pense qu'il travaillait 80 heures semaine, il accompagnait les travailleurs dans plein de démarches, dans plein de traductions, il allait au comptoir familial, à l'épicerie, et ben ben des affaires. Donc moi, je t'ai contacté l'an passé pour t'expliquer un peu ce que j'avais le goût de faire avec mon projet. Et d'être en contact avec Maxime, ça m'a permis de comprendre que ça n'allait pas être simple. Et... je dois avouer que ça m'a pris du temps aussi à comprendre c'était quoi ton rôle. Parce que maintenant, Maxime travaille à la Municipalité, à la stratégie d'attraction des îles, pis, en se parlant, au fil des rencontres qu'on a eues, je me disais : isssh, ça devait pas être évident pour toi, d'être assis entre deux chaises. Parce que Maxime, à la base, il a vécu plusieurs années en Bolivie, il a fait du travail international, et je me disais : cet homme-là est forcément habité par le désir d'aider les travailleurs étrangers qui viennent ici, d'une part.... Mais d'autre part, tu travailles pour l'entreprise.

(rires dans la salle)

Et je me disais : wohhh, comment réconcilier ces deux choses-là, dans une vie personnelle ET dans une vie professionnelle. Donc je me disais que Maxime, il a côtoyé toute la complexité de cette réalité-là, et je pense que tu dois être une des personnes aux îles qui connaît le mieux qu'est-ce que c'est, la réalité des travailleurs mexicains qui sont sur le terrain ici.

Un temps.

Et ça m'a aussi fait prendre conscience, parce que là, il n'est plus à la Renaissance, et en fait, c'est un des constats que je fais, que ça prendrait vraiment quelqu'un, qui ne soit pas de la Municipalité, qui ne soit pas de l'entreprise, qui soit vraiment de l'extérieur, et qu'il y ait des

gens qui soient vraiment en charge d'assurer une vigilance. Quelqu'un qui soit en contact avec les Mexicains pour tout ce qui est en rapport avec la vie personnelle, de tout ce qu'il y a à régler, mais aussi pour s'assurer que les conditions de travail, que les conditions de logement.... Enfin... C'est un des constats que je fais, que ce serait vraiment nécessaire qu'on ait ça sur le territoire.

Marie-Andrée :

Mais il y a des organismes pas mal partout, à l'extérieur des îles, qui sont financés par Immigration Québec, et qui sont là pour aider au niveau de l'accueil et de l'intégration des immigrants. Mais c'est clair que ça en prend ici aux îles.

Moi :

Ce que ça m'a permis de me rendre compte aussi, parce que j'ai rencontré la collègue de Maxime, Audrey Robitaille, et je sens quand même qu'au niveau de la Municipalité, il y a plusieurs choses qui se mettent en place pour favoriser aussi des rencontres avec la communauté. Comme là, par exemple, pour le 1<sup>er</sup> juillet, pour la Fête du Canada, ils veulent organiser une fête de la diversité, pour justement, que les Mexicains viennent et que la communauté soit là. Audrey me disait aussi cette semaine qu'ils se sont arrangés avec le Madelibus pour offrir des billets gratuits, par exemple ils sont allés avec un groupe hier pour voir le fonctionnement, parce que c'est sûr que les gars qui sont à Havre-aux-Maisons, à l'aréna, on s'entend qu'on est au milieu de nulle part? Ils ont pas de van! Donc on leur a donné dix tickets pour qu'ils puissent prendre le Madelibus et au moins avoir un peu d'autonomie pour se déplacer.

Les Mexicains, ça leur manque beaucoup aussi de manger des tortillas ici, parce qu'ils ne mangent pas de pain, donc là ils vont à la boucherie acheter de la maseca, de la farine de maïs, mais c'est cher!!!! C'est treize piasses pour deux kilos, pour eux c'est une fortune! C'est super qu'ils aient accès à ça sur le territoire, mais moi j'ai fait des recherches pour commander des sacs de maseca, mais en grosses quantités, en sacs de 50 livres, pour qu'ils puissent se partager ça... Mais là, vous le savez, faire venir des choses aux îles par la poste ça coûte aussi une fortune,



mais j'ai réussi à trouver un spot qui offre la livraison donc j'ai passé cette information à Audrey pour qu'avec la Municipalité on essaie de faire en sorte que ce soit possible.... Donc il y a quand même des choses qui se mettent en branle au niveau municipal aussi. En tout cas, c'est ce que je perçois. Je dis pas seulement ça parce que Maxime est ici. (rires dans la salle) C'est ce que j'ai perçu ces derniers-jours. Mais je pense que ça prendrait plus. Ou une structure qui soit vraiment indépendante e toute instance municipale, ou des entreprises. Mais bon, ça, c'est mon constat.

Carton?

Une personne :

On a **OMAR** ici.

Moi :

Omar, c'est un homme que j'ai rencontré cette semaine, c'est vraiment pas une longue histoire... (rires dans la salle)

Et c'est pas une histoire d'un soir, ça a duré cinq minutes, on était à Services Canada, ils étaient en train de faire leur numéro d'assurance sociale, et on était en train d'attendre, entre deux portes, et Omar, il était avec la gang que j'avais accompagnée à Havre-aux-Maisons.

Il m'a raconté que ça faisait 29 ans qu'il venait faire des saisons comme ça au Canada, qu'il avait travaillé à Ste-Clothilde, en Beauce, probablement dans un abattoir, moi je viens de tout près de là, qu'il avait travaillé sur des fermes de tomates en Ontario, et là avec la pandémie ça a été vraiment compliqué et c'est ça qui a fait qu'il est aux îles maintenant....

Et c'est drôle, parce qu'il y avait Omar, mais aussi des jeunes qui venaient pour la première fois, et on s'est parlés juste cinq minutes, mais il m'a dit : Tu sais, l'agence, au Mexique, une fois qu'ils nous ont recrutés, ils nous laissent vraiment à nous-mêmes. Et on arrive ici avec l'illusion qu'on

va travailler longtemps, qu'on va économiser beaucoup, mais au final on est vraiment laissés à la dérive.

Dans la salle : silence

Moi :

Et ça n'a été que ça, notre échange, mais c'est là que j'ai constaté à quel point tout le monde n'arrivait pas avec la même conscience. Je le voyais, lui, avec ses 29 ans de migrants, pis de l'autre côté de voyais des tout jeunes, avec leurs espoirs et je constatais à quel point il y a deux poids, deux mesures, parmi les humaines qui sont là.

Un temps.

Carton?

Une personne :

**ROBERTO**

Moi :

Roberto, c'est quelqu'un que j'ai connu grâce à Maxime. Roberto, ça fait plusieurs années qu'il vient aux îles, et on est allés s'asseoir un après-midi avec lui dans sa maison, Maxime m'avait dit : je m'en vais visiter des Mexicains, veux-tu venir? Et lui, j'ai senti que c'était un peu comme le papa des autres, et en fait, il nous nommait des choses qui seraient nécessaires. Comme par exemple, en ce moment, il travaille à l'usine de Grande-Entrée, et il nous racontait que la semaine dernière, ils ont eu une alarme d'incendie. Et il nous disait : moi, je suis à l'autre bout de l'usine. Et là, toute ma gang de travailleurs, de Mexicains, ils ne comprennent pas ce qui se passe. Et donc juste pour qu'il traverse l'usine, pour qu'il le cherche, leur explique ce qui se passe et qu'il les sorte, ça lui a pris 15 minutes. Et il nous a dit : ça me prend des radios, j'ai besoin de walkie-talkie, c'est vraiment nécessaire, c'est une question de sécurité. Alors il a

demandé à l'usine de lui acheter des walkie-talkie, et il nous a dit : si c'est trop long, je vais les acheter de ma poche, parce que c'est une question de sécurité. Je lia revu une semaine après et je lui ai demandé : as-tu tes walkie-talkie? Il m'a dit : non, je les ai pas....

Donc il a nous raconté cette histoire-là et il nous disait aussi.... en fait, c'est lui qui nous a demandé de réorganiser des matchs de soccer, comme par les années passées, et il nous disait : les gars, ils ont VRAIMENT besoin de sortir des maisons. Il nous disait qu'il y avait vraiment des enjeux de santé mentale, dont on n'est pas témoins, et il nous disait : on est enfermés, dans nos chambres. Les gars sont trois, quatre par chambre, ils sont vingt par maison, c'est le travail, la maison, boulot, cuisine, travail, boulot, maison... Donc il nous disait : faut qu'on bouge, faut qu'on sorte, faut qu'on ait des contacts avec la communauté.

Donc moi, c'est vraiment ça que j'a décidé d'attraper au vol, et donc avec Maxime, avec AdMare, on s'est dit let's go, on fait un match de soccer, juste pour répondre à ce besoin-là. Pis après ça Laurène a dit : on fait un BBQ après, François est venu cuisiner, et c'était BEAU. Il y avait des ados, il y avait des joueurs de soccer, il avait le maire, des amis, des artistes.... C'était très très simple et très très humble.... Mais j'ai l'impression que ça a un petit peu brisé la glace et Laurène me disait : tu sais, au moins, maintenant, quand on va se croiser à l'épicerie, on va pouvoir se saluer. Donc ça, c'est vraiment important de multiplier ça, et je crois que la Municipalité va organiser d'autres matchs cet été, et si vous connaissez des gens qui ont envie de jouer au soccer, invitez-les, parce que c'est une occasion de juste ÊTRE ENSEMBLE. Après, Roberto n'étais pas content, parce qu'on a fait des équipes mixtes entre madelinots et mexicains et après le match il me disait : faudrait qu'on soit juste des Mexicains dans l'équipe, sinon on ne peut pas se parler!!

(rires dans la salle)

Et donc je lui ai répondu : Oui, je comprends qu'au niveau soccer, c'étais peut-être pas ce qu'il y a de plus satisfaisant, mais au niveau humain, c'était ça l'idée : que tu sois avec une ado, qui a 15

ans, et avec d'autres gens des îles, et même si ton soccer étais moins bon, tu sais, les humains, c'est pas pire...

Dans la salle :

Depuis quand viennent-ils aux îles en fait?

Moi :

Ça c'est très intéressant comme question. En fait, je pense que les premiers travailleurs mexicains sont venus en 2017. En 2018, ils étaient 35, et là, comme je vous disais, l'an dernier, ils étaient 250. Cette année je crois que ce sera autour de 150, à cause de la faillite et de la restructuration de la Renaissance, mais ça montre que c'est un modèle qui ne fait que croître.

La même personne :

Et est-ce que tu as connaissance que certains viennent depuis 2017, qu'ils reviennent toujours?

Moi :

Oui, j'ai rencontré entre autres un Jorge qui me disait qu'il venait depuis cinq ans, et lui, justement, il me disait heille, let's go, on peut commencer à travailler avant lundi, moi, je peux y aller avec une gang, on peut nettoyer les machines, on peut mettre en branle la chaîne de production, alors, oui, je pense qu'il y en a qui sont très familiers avec le fonctionnement de tout ça.

Carton?

Une personne montre des prénoms :

**SILVIA, PATRICIA, CRISTINA Y SUSANA**

Moi :

Ça, c'est la gang de femmes qui habitent juste ici à côté, et que j'ai invitées un soir à venir souper chez moi, et c'est la première fois que j'avais un vrai contact. Donc cet après-midi-là, j'ai passé tout l'après-midi à cuisiner, mais vraiment... avec amour. Je l'ai fait comme si je recevais des amis qui me sont chers. Et j'étais un peu fébrile. Et quand ils sont arrivés chez moi, ils étaient épuisés, cernés. Mais ça, pour moi, ça a vraiment été les moments les plus forts de ma résidence : ce sont les soupers qu'on a faits dans ma maison, parce que, il y a une confiance qui s'est établie tout de suite. Et les gens m'ont vraiment livré pas mal de choses assez intimes... Dont une chose qui m'a assez marquée, c'est que parmi cette gang de femmes-là, il y en a deux qui sont ici avec leurs maris. Ils sont en couple, et ils ont pas le droit d'habiter dans la même maison.

Dans la salle : consternation

Ayoye

Moi :

Et ça j'ai trouvé ça vraiment intense, d'autant plus qu'il y a une autre maison où je suis allée, qui est mixte, où il y a autant d'hommes que de femmes. Donc ça, c'est quelque chose que je ne comprends pas. Et d'ailleurs, parmi toutes ces femmes-là, elles avaient toutes des enfants. Et c'est là que j'ai compris : ayoye. Tu viens ici, elles ont des enfants entre 1 an et 16 ans, et ça, c'est vraiment un sacrifice, et on le ne sait pas. Ce sont pas tous des jeunes de 22 ans et qui viennent ici pour économiser. Ce sont des mères qui laissent leurs enfants derrière, qui les confient aux grands-parents... Susana me disait : moi, je suis même plus capable de les appeler, mes enfants, parce que ça me brise trop le cœur, ça me fait vraiment de la peine, et j'appelle le moins souvent possible parce que c'est trop difficile. Et il y a une femme qui disait : moi, je viens ici depuis trois ans, et l'argent qu'on a réussi à économiser, mon mari et moi, ça a fait en sorte que je puisse me payer des études pour être enseignante. C'est là que j'ai pris conscience qu'il y avait beaucoup de choses invisibles.... Qu'il y avait des enfants derrière ça qu'il y avait des

familles, et que le fait de venir ici, ça fait éclater les familles, sur de longues périodes, et ça prend beaucoup... de courage.

Voilà.

Un temps

Carton?

Quelqu'un :

**MAXIME THIBAUT-LEBLANC**

Moi :

Oh! Ça, c'est la faute à Colette! Maxime Thibault-Leblanc, c'est quelqu'un qui est venu aux îles à l'été 2018, donc c'était la deuxième année où il y avait des travailleurs mexicains, donc ils étaient 35, et Maxime faisait sa maîtrise en sociologie. Il a décidé de passer quatre mois ici, il s'est fait engagé pour travailler à La Renaissance, dans la section restauration, à La Factorie, et ce qu'il a voulu faire, c'est de documenter ce qui se passait dans la vie des travailleurs mexicains, autant au niveau des questions de travail que des liens de sociabilité avec les Madelinots. Donc quand Colette m'a mise sur la piste de ce gars-là en me disant qu'il fallait absolument que je le contacte, j'ai d'abord fait imprimer tout son mémoire de maîtrise, et je l'ai tout l'un en un jour et demi. Puis j'ai appelé Maxime, je lui ai dit que j'avais lu son mémoire dans son intégralité, et il m'a dit : mais tu l'as lu en diagonal? Et j'ai dit : noooooon! J'ai TOUT lu! Et il m'a répondu : écoute, je pense que même mon directeur de thèse ne l'a pas lu au complet!

(rires dans la salle)

Moi :

Mais j'ai trouvé ça vraiment très riche, parce que comme c'est un sociologue, il a basé toute sa recherche sur une approche ethnographique, et donc il y a beaucoup de témoignages en fait. Beaucoup de témoignages de travailleurs mexicains, mais aussi beaucoup de témoignages de travailleurs madelinots, aussi, qui sont dans les usines. Et parmi tous les constats qu'il fait, ce qui m'a le plus saisie, c'est qu'aux îles, il y a vraiment une pénurie de travailleurs. Et c'est la rhétorique utilisée par les usines pour justifier de faire appel aux travailleurs étrangers, c'est qu'effectivement, la moyenne d'âge des travailleurs madelinots dans les usines, c'est 60 ans. Donc plus personne a envie d'aller travailler à 15 piasses de l'heure dans une usine de transformation des produits de la pêche, et donc les usines font appel au programme du PTET. Mais ça, qu'est-ce que ça fait, en réalité, c'est que comme les usines ont accès un immense bassin de travailleurs interchangeables : on prend un Mexicain là, le temps qu'il nous faut, on le retourne chez lui quand on veut, on est sûr de combler nos besoins, ben ça fait en sorte que les conditions de travail dans les usines restent ce qu'elles sont.

Dans la salle :

Humm, hummm.

Moi :

Parce que s'il y avait des syndicats dans les usines, ou si on décidait d'offrir 22 piasses de l'heure, moi je pense qu'il y en aurait plus de Madelinots qui iraient dans les usines. Donc tout ce modèle-là en fait, je pense qu'on est en train de prendre un modèle de développement économique qui est largement dépendant d'une main d'œuvre extérieure, à bon marché, et donc le modèle est largement dépendant du fait que les conditions de travail demeurent ce qu'elles sont, c'est-à-dire, mauvaises. Je trouve qu'on n'est pas en train d'amener les usines ni les conditions de travail vers le haut parce que ce programme-là permet de maintenir les choses ce niveau-là, permet de rester soi-disant compétitif sur le marché mondial *(et on construit, comme ça, toute une série d'arguments qui justifient ce modèle d'exploitation-là.)*

Par contre, ce qu'il soulignait aussi dans son mémoire qui a retenu mon attention, c'est qu'il remarquait que contrairement à d'autres endroits au Québec, aux îles, il y avait plus de liens entre les travailleurs étrangers et la population locale, malgré le fait que les gens ne parlent pas tant l'espagnol, et que la plupart des Mexicains ne parlent pas tant ni français ni anglais, lui, il a documenté qu'ici, il y a avait plus de liens de sociabilité, et que plus il y a de liens, plus ça contribue à réduire la précarité et la vulnérabilité des travailleurs. Et ça, je l'ai vraiment gravé dans mes considérations et je me suis dit : Karine, dans ton projet, essaie de tisser des ponts entre les travailleurs et la communauté, parce que je pense que plus on sera de gens à aller vers eux, à savoir ce qui se passe, à les amener prendre une bière sur la plage, à leur dire, à l'épicerie : heille, cherches-tu quelque chose?... Be plus on noue de liens. Et c'est peut-être utopique, parce que ça ne va pas changer le salaire horaire dans les usines, mais humainement, c'est peut-être un point de départ pour qu'on prenne conscience de ce système-là, qui semble être là pour durer, parce qu'on l'a vu, de 35 travailleurs, on est passé à 250 en cinq ans. Donc voilà. Ce mémoire-là a aussi été une porte d'entrée formidable, et merci Colette.

Dans la salle :

Ça m'amène à poser la question, je sais pas si c'est toi ou Maxime qui peut répondre, mais le salaire pour les travailleurs étrangers dans les usines, c'est dans quelle braquette?

Maxime :

En fait, tous les travailleurs étrangers doivent être payés la même chose que les travailleurs locaux. Ça peut pas être moins, ça peut être plus, mais en fait, il y a une anecdote, qui ne change rien au constat général que Maxime Thibault fait, mais l'an dernier, le salaire des travailleurs étrangers doit correspondre à la médiane, dans le métier, pour la région. Donc l'an dernier, les travailleurs mexicains ont fait augmenter le salaire des travailleurs madelinots, parce qu'il fallait qu'ils les paient un peu plus, étant donné que c'était la médiane, et évidemment, on ne pouvait pas payer moins un Madelinot, fait que c'est vraiment, un, un détail, mais oui, ils ont toujours payés la même chose, y'a pas de différence de salaire.



Moi :

Comme là, je crois que c'est seize, c'est ce qu'ils m'ont dit.

Le salaire ne peut pas être différentiel entre les Madelinots et les Mexicains, mais le traitement, est différentiel, dans le sens où, enfin, de ce qu'on m'a dit, de ce que j'ai lu, je ne prétends pas détenir la vérité, mais par exemple, les Madelinots qui travaillent dans les usines sont affectés à un poste, ils sont affectés là, et donc si le boss leur dit : tu t'en vas au vivier, ils vont dire non, moi, mon poste, il est ici, j'y vais pas. Alors que pour les Mexicains, c'est pas comme ça. Ils veulent travailler, ils veulent faire des heures, ils sont super productifs, donc ils se font souvent barouetter d'un poste à l'autre, alors que les Madelinots, eux, n'accepteraient pas ça. Donc il y a quand même un traitement qui diffère, même si le salaire n'est pas différentiel, dans le traitement pis sur le plancher, c'est pas forcément le cas.

J'ai aussi rencontré Carlos qui m'expliquait que lui, l'an dernier, il travaillait dans une usine à Paspébiac, une usine qui était syndiquée, et il trouvait que c'était vraiment différent. Les conditions aux îles et les conditions là-bas, tant au niveau du salaire qu'au niveau de, du contrat dans les maisons, lui, ce qu'il m'a dit, de son constat, c'est que c'était mieux à l'extérieur des îles.

Dans la salle, Pierrette (la propriétaire du salon de thé)

Heille, moi j'ai déjà travaillé dans une usine ici. Ma première job. Seize ans.

Verreuse.

(rires dans la salle)

J'ai eu une augmentation l'année d'après : senteuse. Il fallait sentir si le produit était bon.

Moi :

Tu sentais la morue?!?!

(rires dans la salle)

Pierrette :

Exact, oui.

Moi :

Wow, merci, je savais pas que ce métier existait à une époque.

Claude :

Bon, Karine, ta résidence à AdMare, comment ça va aboutir? Est-ce qu'il va y avoir un balado? Je veux savoir s'il y a quelque chose qui va rester de ça!

Moi :

C'est TELLEMENT une bonne question!

Une autre personne :

Ça prend un fil, ça prend quelque chose. C'est tellement intéressant.

Moi :

Euhhhh...

Est-ce que quelqu'un a le carton **RAPHAELLE**?

Quelqu'un :

C'est moi!

Moi :

Ça va me permettre de répondre à ta question.

En fait, c'est que pour faire cette résidence-là, j'avais demandé un mentorat à Raphaëlle de Groot, qui est une artiste en arts visuels et art performance, et Raphaëlle j'ai découvert son travail il y a quelques années et elle en fait, elle a fait un projet, il y a peut-être dix ans, où elle est allée dans une usine de textile en Italie, et elle avait d'abord fait un stage d'observation de trois semaines, puis ensuite, elle a passé six mois avec les travailleurs. Mais elle était vraiment avec eux, dans l'usine, elle mangeait avec eux sur l'heure du dîner, et elle a mis en place toutes sortes de dispositifs, d'interactions, pour récolter des traces, des témoignages, et elle a réalisé une expo avec ça à la fin. Alors j'avais vraiment envie de pouvoir dialoguer avec elle sur son processus...

Claude :

Mais t'es pas rentrée avec des kodaks dans l'usine toi!

(rires)

Moi :

Es-tu fou! Mais je me disais : oh, je vais faire comme Raphaëlle, je vais aller à l'usine, et très tôt Maxime m'a dit : euuuh, non, ça ne marchera pas.

(rires)

Pour être très honnête, en ce moment, je ne le sais pas. C'est sûr que je vais faire quelque chose avec ça, mais là, je viens de passer quatre semaines très intenses, et en ce moment, ce que je trouve très difficile, c'est que je quitte les Îles la semaine prochaine, parce que j'ai une compagnie de théâtre dans la vie et on part en tournée pour plusieurs semaines. Donc là je suis obligée de toute prendre ce que je viens de vivre là, et tous ces liens que je viens de commencer à nouer et que j'aimerais tellement nourrir.... Et là, je dois mettre ça dans une petite boîte, et je vais laisser déposer ça. Et je pense que moi aussi j'ai besoin de me déposer parce que je me suis vraiment jetée corps et âme dans ce projet-là, *(qui m'écorche et me bouleverse quand même, et*

*qui m'a souvent projetée dans un espèce de rôle d'intervenante sociale, pour lequel je ne me sentais pas outillée ni blindée, alors les rencontres, les révélations m'ont vraiment atteinte)* et je pense que ça va être bon de prendre une respiration. Et ce que j'ai le goût de faire, en fait, je croyais que j'allais recueillir des témoignages audio, un peu comme j'ai fait dans la cadre d'Arborescence, ma création sonore sur les forêts des îles cet hiver... Mais j'ai pas le goût en fait. Pendant les rencontres avec les travailleurs mexicains, j'avais pas envie de sortir mon enregistreur, je ne voulais pas sortir d'appareil-photo, je ne voulais pas que ça se mette au travers de ma tentative de relation. Tu sais, j'étais juste en train de nouer du lien, avec des gens qui sont dans un tordeur. Et il y a aussi la nécessité de protéger ces gens-là, de ne pas les exposer. Tu sais, la plupart des travailleurs ne sont pas au courant du projet que je fais. C'est comme si j'avais pris un bain, que j'ai vécu le plus d'expériences possibles, que j'ai recueilli le plus d'informations possibles et que je m'étais profondément, humainement, mise dedans... Donc mon désir, c'est de reprendre ça l'an prochain, et... d'écrire. je ne sais pas quelle forme d'écriture ça va prendre, si ce sera par le son ou à l'écrit...

Claude :

Mais t'as pas eu de contacts avec les dirigeants d'entreprises?

Moi :

En fait avec Alain Longueépée, oui. Il est à Léo-Mar, alias Poisson Frais des Îles, alias La Renaissance, qui lui est en charge de l'accueil des travailleurs mexicains. Donc c'est à lui que je n'ai pas dit que je faisais un projet mais qui m'a dit de venir, entre autres, à l'aéroport, et qui m'a appelée ensuite pour que j'accompagne les travailleurs les premiers jours dans leurs démarches.

Claude :

Mais c'est ça, je sens un malaise, en fait il y aurait un malaise, est-ce que les dirigeants d'entreprises ont su que t'avais des contacts ou que tu faisais un projet de cette sorte?

Moi : Ben la dame qui m'a gentiment accueillie dans la maison d'à côté... mais elle ne savait pas que je faisais un projet.

Claude :

Mais c'était pas un dirigeant d'entreprise?

Moi :

Non, c'est une contremaître. Mais je dois t'avouer que moi aussi j'ai eu un immense malaise.... C'est comme si je ne voulais pas que les entreprises sachent que je fais un projet, parce que je ne voulais pas qu'il y ait de la méfiance.... Ça met dans une posture qui soulève beaucoup de questions.

Claude :

Mais il doit y en avoir de la méfiance? Parce qu'il y a des situations qui sont plus ou moins.... acceptables?

Moi :

Ben il y a des situations à questionner, mais pour lesquelles j'aurais besoin de beaucoup plus de temps, pour mener une enquête et avoir des réponses qui ne sont pas partielles. Et qui soient plus approfondies, et plus nuancées, et qui me donnent une meilleure compréhension. *(Ceci dit, mon rôle, en tant qu'artiste, est-ce que c'est de dénoncer, ce qui peut me placer dans une posture difficile à soutenir quand on est dans un si petit milieu? Est-ce que c'est de révéler, pour que les gens se posent leur propre question? Est-ce que c'est d'être une courroie de transmission, pour créer du lien entre les communautés? Pour réduire l'isolement?)*

Mais ce qui est sûr c'est que j'ai vraiment le profond désir de renouer avec ce projet-là à la prochaine saison, mais je ne sais pas quelle forme ça va prendre. On dirait que là, je suis en train d'accepter que c'est un projet d'art relationnel, mais très très vite, j'ai mis l'art complètement de côté, et j'ai juste gardé le relationnel.

Quelqu'un :

T'as fait de l'art culinaire!

(rires dans la salle)

Moi :

Oui!!!

Claude :

Pis tu marches sur des œufs quand même.

Moi :

Je marche vraiment sur des œufs, c'est sûr. Mais l'art va revenir au galop.

Marie-Andrée :

Mais c'est clair que, moi je pense à ces travailleurs-là, et si tu faisais quelque chose avec eux qui était filmé, ça met aussi en péril leur possibilité de revenir.

Claude :

Voilà!

Marie-Andrée :

Donc c'est vraiment délicat aussi là!

Claude :

C'est ça marcher sur des oeufs aussi!

Moi :

Tout à fait. Mais tu vois, je pense à une situation, que je ne vous expliquerai pas là, parce que justement, c'est délicat, mais il y a une situation de soins de santé qui m'est apparue problématique. Et je me suis dit : qu'est-ce que je fais avec ça? Il y a des soirs où je revenais chez moi et je me répétais : qu'est-ce que je fais avec cette information-là? Et là je me disais : Karine, t'es pas une intervenante communautaire donc j'ai parlé avec la travailleuse concernée et je lui ai demandé : qu'est-ce que tu veux faire avec ça? Et il y a des organismes, quand ils arrivent à l'aéroport à Montréal on leur remet une brochure d'un organisme qui s'occupe de la défense des droits des travailleurs migrants et s'il y a des situations à dénoncer, ils peuvent appeler, (on leur répond en espagnol). Audrey leur a remis aussi cette semaine des cartes avec les coordonnées d'immigration Québec et de l'UPA. Donc la travailleuse m'a dit qu'ils voulaient écrire une lettre au boss de l'entreprise, parce que selon elle, il ne le sait même pas, ce qui se passe. Elle m'a demandé si je pouvais traduire la lettre, mais elle m'a aussi dit qu'ils allaient la remettre juste quand ils allaient quitter les îles. Donc oui, il y a vraiment une crainte que s'ils portent plainte, ils ne seront pas réengagés l'an prochain.

Et ce que Maxime m'expliquait aussi cette semaine c'est qu'au Mexique, il y a comme une culture que, que justement, tu ne te plains pas à ton boss parce que tu vas te faire renvoyer, donc oui, il y a un contexte ici, mais il y a aussi un contexte culturel qui intervient.

Donc moi, j'ai été en lien avec elle, je lui redonné la brochure avec le nom de l'organisme de défense des droits des travailleurs... Mais après ça.... Je ne peux pas lui dire quoi faire, je ne peux pas mettre les gens en danger, et... je peux pas prendre ça sur moi, parce que je n'ai pas les compétences pour ça... Je suis juste une artiste.

*(Mais c'est très... révoltant, quand on est témoin d'une injustice, qu'on voudrait changer, réparer les choses, aider, mais qu'on se rend compte si on pose on geste, finalement, on peut nuire.*

*Qu'est-ce qu'on fait? On laisse une situation inacceptable perdurer?)*

Dans la salle :

Est-ce qu'il y en a beaucoup qui reviennent, ou c'est des gens différents à chaque fois?

Moi :

Ben là.... Un temps. Parmi les 77 qui viennent d'arriver... Heille, c'est très difficile, parce que je n'ai pas parlé à tout le monde... Y'a des gens qui me disaient que ça faisait plusieurs années qu'ils venaient, mais dans les deux derniers vols, c'étaient surtout des nouveaux. Il y a aussi le fait qu'à LA Renaissance, comme ils ont fait faillite, ils ont annulé, à la dernière minute, tous leurs contrats d'embauche, parce qu'ils ne croyaient pas que ça allait être remis en marche à temps... Et vous savez, c'est un long processus, le processus d'embauche, ça prend au moins trois mois, donc là, ils se sont démenés pour accélérer les choses, mais il y a beaucoup de gens qui devaient venir qui finalement sont allés ailleurs, ce qui fait que là il y en a beaucoup de nouveaux. Et à Fruits de Mer Madeleine, je ne le sais pas. J'ai eu plus de contact avec les six femmes d'à côté, et elles, elles revenaient depuis trois ans.

Marie-Andrée :

Est-ce qu'il y a encore quelqu'un qui fait le poste que Maxime tu faisais?

Moi :

NON. C'est ça. Y'a plus personne qui fait ce que Maxime faisait, et à Fruits de Mer Madeleine il n'y a personne qui le fait non plus. (Donc les Mexicains n'ont pas d'interlocuteur, qui parle bien leur langue, pour les accompagner!) C'est pour ça que je disais tout à l'heure qu'il manque vraiment des gens qui aient les compétences, et pas seulement les compétences administratives, mais des compétences humaines.

Claude :

Ça devrait être obligatoire ça.

Moi :

Tout à fait.



Dans la salle :

Ça devrait faire partie du contrat.

Quelqu'une dans la salle montre un carton.

## **LAURA, JORGE, CARLOS, CARLOS, ANITA, IVÁN**

Moi :

Aaahhh, ça, c'est vraiment une super gang. Ce sont les gens avec qui j'ai eu le plus de contacts, ils sont venus souper à la maison.... Et ça m'a rappelé à quel point... en fait, pourquoi, j'avais vécu si longtemps en Amérique latine... Tu sais, tu reçois du monde que tu ne connais pas chez toi, mais après dix minutes, t'es AMIS, tu parles de tes relations interpersonnelles, tu te confies sur tes relations de cœur, et vraiment... Ça me brise le cœur de savoir que je dois partir dans quelques jours et que ces liens-là risquent de rester en suspens. Mais ils ne vont pas rester en suspens, parce que Laurène est là, parce que VOUS êtes là, et je pense qu'il faut vraiment, juste, tendre des perches.

Et c'est intéressant parce qu'avec cette gang-là on a vraiment eu des discussions sur nos relations de couples, et ils me disaient : heille, ici, c'est vraiment pas pareil. Ici, vous vous séparez!

(rires dans la salle)

Et effectivement, je leur disais que les séparations, c'était peut-être plus communs ici, parce que c'est sûr qu'au Mexique, bon, peut-être moins chez les jeunes, mais traditionnellement, les gens vont plus rester ensemble. Il y avait Ana qui me confiait : tu sais, moi, avec mon ex, ça allait super bien jusqu'à ce qu'il rencontre une autre fille, et elle me disait qu'il y a tellement de jalousie là-bas que maintenant ils ne peuvent plus se parler, et moi, je leur partageais des anecdotes de ce que nous on vit, ma gang d'amis séparés, et moi...

(rires dans la salle)

Et c'était tellement intéressant d'aller dans ces discussions-là, d'intimité, de comparer nos différences et de voir comment on navigue là-dedans. Donc oui, c'est gens-là, c'est mon coup de cœur, de toutes ces rencontres.

Un temps

Est-ce que quelqu'un a le carton

### **LAURÈNE JANOWSKY ET COLETTE DAUDELIN?**

Une personne :

Oui, ici!

Moi :

J'ai mis Laurène et Colette dans mes cartons pour plusieurs raisons. D'abord, vous avez vraiment été des alliées extraordinaires! Vous savez, dans ma pratique, je ne travaille jamais en vase clos, j'invite tout le temps des artistes dans mes processus, parce que je trouve ça tellement plus intéressant de travailler avec *de l'autre*. ET vous faites vraiment un travail incroyable chez AdMare. Elles m'ont vraiment épaulée. Colette me disait : appelle telle personne, va là, fais ci, elle m'a fourni tellement de liens qui m'ont permis... d'avancer plus vite. Et Laurène Janowsky, elle est assez impressionnante : allez! On fait ça! Ouais! On fait ça! Et moi je disais : ok, ok! (rires dans la salle). J'ai essayé de tout prendre au vol, mais je me disais : oh my god, c'est ben d' trop too much!

(Rires dans la salle)

C'est une bonne description, hein?

Quelqu'un du c.a.

Oh oui! Elle s'appelle Laurène Janowsky!

Vous savez, comme artiste, je me sens tellement privilégiée d'avoir AdMare sur le territoire, et d'avoir toute cette panoplie d'artistes qui débarquent pour des résidences. Parce que oui, j'ai fait un résidence de quatre semaines, mais j'ai échangé avec Richard Ibghy et Marilou Lemmens, qui étaient là juste avant moi, et qui eux, ont fait un projet avec des travailleurs migrants au Manitoba. J'ai plongé tout l'hiver dans de petites marmites de démarches d'artistes qui sont passés ici, et sérieusement, on est vraiment privilégiée comme communauté d'avoir un organisme et des femmes qui sont aussi dynamiques et généreuses.

Merci

Vraiment

Beaucoup

Applaudissements

Moi :

Je ne sais pas s'il reste des cartons, mais moi, il ne me restera bientôt plus de voix...

Donc si ça vous dit, j'aimerais juste clore avec un truc, mais après, si vous avez des questions, je vous invite vraiment à poursuivre entre vous, ou à poser des questions à Maxime, ou à venir me voir, parce que je suis vraiment consciente que je ne vous livre qu'une micro parcelle de cette réalité-là. Donc j'aimerais vous remettre quelque chose...

Ah, non, il reste un carton vraiment important!

Est-ce que vous me permettez d'aborder un dernier carton?

Dans la salle :

Oui, oui.

Moi :

C'est un carton vraiment important par rapport à ma résidence, et c'est

## **LOS NIÑOS, LAS ABUELAS Y LAS MADRES**

En fait j'avais envie de vous parler de choses très concrètes qu'on a faites pendant les dernières semaines. Je me suis demandée : quels sont les petits gestes, très simples, qu'on peut poser pour souhaiter la bienvenue aux travailleurs mexicains? Pour leur dire : on te voit. Parce qu'en fait, c'est ça qui me trouble souvent, c'est que c'est très invisible, cette réalité parallèle sur le territoire. Et donc, les charmantes dames ici présentes ont eu beaucoup trop d'idées.

Je suis allée donner des ateliers, à l'école primaire de Havre-aux-Maisons, pour expliquer un peu aux enfants ce que c'est le Mexique, pour qu'ils sachent que ce n'est pas Cancun, pour les sortir de leur imaginaire de tout inclus, parce que souvent, c'est la seule chose à laquelle ils sont exposés. Je voulais leur parler de la diversité du pays, mais aussi de la réalité des travailleurs mexicains ici. Et je leur ai proposé d'écrire une petite carte, avec un mot tout simple de bienvenue, qu'ensuite j'ai traduit.

Je suis allée au congrès des Fermières aussi, pour leur demander d'écrire des mots, et donc hier, j'avais une centaine de mots, et je suis allée les remettre dans les usines...

Mais j'ai un peu questionné cette action-là quand même, parce que, de un, je me sentais un peu mal à l'aise de débarquer dans une maison de vingt-cinq hommes mexicains en leur disant : coucou, j'ai du courrier pour vous... Mais aussi parce que, ici, à l'usine d'à côté, on m'avait nommé que, comme je vous l'expliquais tantôt, les Mexicains sont très efficaces, et ils sont vraiment rapides sur la production. Et une journée, ici, les patrons ont rassemblé les travailleurs et ils leur ont dit : Bravo! Vous avez été super rapides. Bravo! (J'applaudis). Et les Mexicains

m'ont confié : tu sais, on fait un peu rire de nous. On reçoit un applaudissement, mais, c'est tout. Et je me suis demandée : est-ce que je suis en train de faire la même chose avec mes petits mots?

Dans la salle :

Ouin, ouin.

Moi :

Est-ce que je ne suis pas en train de leur dire : ah, merci de venir, c'est super ce que vous faites pour la communauté, mais c'est tout. Donc j'ai vraiment remis cette action-là en questions, mais en même temps, j'étais très touchée par tous les mots qui ont été écrits que j'ai quand même été les remettre. Jeudi, je me promenais en voiture à Cap-aux-Meules et je voyais des Mexicains sur le trottoir, alors je m'arrêtais, je leur disais que j'avais du courrier pour eux, pigez une carte! Et il y en a beaucoup qui m'ont dit que ça les avait vraiment touchés, et que même si c'était tout simple, c'était un geste de bienvenue qu'ils avaient apprécié.

Et on a cuisiné, aussi. On a eu un budget de la Municipalité et j'avais vraiment envie de leur offrir un repas à leur arrivée, pas juste la pizza congelée de l'entreprise... Donc on s'est réunies, avec Marie-Berthe, avec Ghislaine, avec Annie, Guylaine, on était une gang de femmes et on a cuisiné des marmites de chili con carne, de guacamole, de frijoles refritos, puis ensuite, toute la semaine, je suis débarquée dans les maisons pour livrer de la bouffe. Et quand ensuite je suis retournée à la Maison de Gros-Cap, c'était drôle, parce qu'ils m'ont dit que les frijoles étaient vraiment bons et qu'ils voulaient ma recette!

Et je me suis dit : j'ai à peu près cent mots de bienvenue à remettre, et, outre les mots des enfants, toutes les cartes, et toute la cuisine qu'on a faite, tout ça a été fait uniquement par des FEMMES. C'est fou, hein? On dirait que ces actions-là, de prendre soin, dans les choses vraiment simples mais qui demandent de l'engagement, c'est souvent porté par des femmes.

Silence méditatif dans la salle

Moi :

Je ne dirai rien d'autre.

(rires)

Moi :

Voilà.

Est-ce qu'on a fait autre chose? On a organisé le soccer, la cuisine, la collecte de mots...

Dans la salle :

Les apéros.

Moi :

Oui, bien sûr, après, il y a beaucoup de choses qui se sont passées dans l'intimité.

Laurène :

Et l'affichage public!

Moi :

Ah oui! Ça c'est vraiment.... C'est que la première semaine, je n'arrivais pas à entrer en contact avec des gens, alors je me demandais : qu'est-ce que je peux faire? Qu'est-ce que je peux faire? Alors j'ai décidé de faire un acte d'affichage infiltrant. J'ai trouvé un illustrateur mexicain qui fait des illustrations qui s'inspirent de l'art populaire, et je suis allée chercher, soit des phrases de poésie, par exemple d'Octavio Paz, ou des trucs qui ne se traduisent vraiment pas parce que c'est un peu vulgaire...

(rires dans la salle)

*(Et j'ai écrit à l'artiste mexicain pour lui demander la permission d'utiliser ses images, et j'ai amalgamé une image avec une phrase clin d'œil, tantôt c'était de l'humour, tantôt une phrase qui donne à réfléchir sur la condition de travailleur, tantôt un brin de poésie, mais je l'ai laissé juste en espagnol pour que ce soit uniquement accessible aux Mexicains , mais que ça éveille la curiosité des Madelinots.)*

Et j'ai affiché dans les commerces que les Mexicains fréquentent, juste pour que, quand ils entrent, qu'ils reçoivent un petit clin d'œil que personne d'autre ne va comprendre. Et je suis allée à la boucherie, le proprio est vraiment super, il m'a donné un rabais sur toutes les caisses de bines que j'ai achetées, *(et il fait venir des produits spécifiquement pour les Mexicains, comme la maseca, de fèves noires, des chipotles)* et donc à la boucherie, j'ai décidé de mettre cette affiche-là, dont la poésie est un peu plus corsée, et j'ai demandé au proprio la permission d'afficher dans l'entrée.

Hier, je suis retournée à la boucherie, et il m'a demandé : qu'est-ce qui est écrit sur ton affiche?

(rires dans la salle)

J'ai pas trop voulu répondre, je lui ai dit que c'était un peu vulgaire, et même si je te le traduis, hors contexte, ça ne fait pas trop sens... Et il m'a dit : en tout cas, ça marche! J'ai eu trente Mexicains qui sont venus aujourd'hui, et dès qu'ils voient ton affiche, ils éclatent de rire!

(rires dans la salle)

Claude :

Heille, heille, heille, on veut savoir!

(rires dans la salle)

Claude :

Tu t'en sortiras pas!

Moi :

Ben c'est que hors contexte...

Dans la salle :

On veut savoir!

Moi :

En fait, c'est une citation d'Octavio Paz, qui est écrivain, poète et Prix Nobel de littérature.

«Para el Mexicano, la vida es una oportunidad de chingar o de ser chingado.»

Ce qui veut dire :

Pour un Mexicain, la vie, c'est la possibilité de fourrer, ou de se faire fourré.

(rires dans la salle)

Donc d'humilier, d'offenser, de punir, ou l'inverse.

Et je me suis dit que vu que le prix de la maseca était tellement cher à la boucherie...

(rires)

*(En fait, ça vient del Laberinto de la Soledad, où il parle des divisions dans la société mexicaine, entre ceux qui ont le pouvoir, souvent en politique, et ceux qui subissent.)*

C'est juste un clin d'œil que je voulais faire. Et chez Réutîles, comme les Mexicains vont souvent chez Réutîles, j'en ai placardé partout.

Alors...



Je vais vous donner ceci :

(Je remets à chaque personne un petit pot Masson contenant des grains de maïs.)

Tiens, un pour toi, Pierrette.

En fait, j'ai oublié de te remercier Pierrette de nous accueillir ici ce matin. Et ce lieu, pour moi, n'est vraiment pas anodin, d'abord parce que c'est chez Pierrette, dans le lieu de création d'une femme exceptionnelle, mais aussi parce qu'on est ici, à côté de l'usine, à côté sur port, voisin de la maison des Mexicaines.

Une personne dans la salle :

Est-ce qu'ils viennent ici des fois?

Pierrette :

Non. Ils sont venus une fois pour visiter, mais non.

Quelqu'un :

Ils ne viennent pas prendre un café.

Moi :

Mais c'est cher! Pour eux, le coût de la vie ici, c'est très cher. Et comme ils sont ici pour économiser, les dépenses de sortie sont réduites au minimum.

Pierrette :

Mais souvent je vais prendre des marches et je parle avec eux. On ne se comprend pas, mais on se parle.

(rires dans la salle)

Une personne :

Est-ce que ça se peut qu'il y ait déjà eu des cours d'espagnol pour les Madelinots? Pour ceux qui travaillent à l'usine?

Moi :

Je ne pourrais pas répondre à cette question. Maxime, toi, le sais-tu?

Maxime :

Oui, oui, c'est groupe collégia qui offre ça aux entreprises.

Une autre personne :

Et est-ce qu'il y a des cours de français aussi pour les Mexicains?

Maxime :

Oui. Il y a de la francisation.

Moi :

Alors...

Je vous ai remis ce petit pot-là, parce que dans la mythologie maya, au Mexique, il y a une légende qui raconte les origines du monde, et comment les hommes sont arrivés sur la Terre. Ça raconte qu'un jour, les Dieux, après avoir fait la Terre, se sont réunis et se sont dits : bon, il faudrait qu'on crée des Hommes. ET donc ils ont essayé de modeler un homme avec de la boue. Mais ils se sont vite rendus compte que la boue, c'était pas terrible, parce que ça faisait des hommes mous, qui ne pouvaient ni parler, ni marcher. Donc nouveau conseil des Dieux mayas, qui se sont dits : bon, alors, on va faire un homme avec du bois. Peut-être une femme, qu'ils se sont dits? On va faire une femme, avec du bois? Donc ils recommencent, ils sculptent des femmes et des hommes dans du bois, ils les mettent sur la Terre, et là, merveille, les femmes et les hommes peuvent marcher, peuvent parler, mais le problème, avec les hommes-femmes de

bois, c'est qu'ils n'ont pas de sentiment. Ils n'ont pas d'âme, pas d'émotions. Donc les Dieux envoient un grand déluge pour enlever tous ces hommes-femmes de bois. Mais bon, là, ils sont un peu à court d'idées et de matériaux, et ils se demandent quoi utiliser. Et après avoir bien réfléchi, ils décident de faire une nouvelle tentative avec du maïs. Donc ils sculptent des femmes et des hommes de maïs, avec un cœur de maïs, avec du sang de maïs, Ils les déposent sur la Terre, et satisfaits, ils constatent que ces femmes et hommes-là peuvent marcher, peuvent parler, mais ils peuvent aussi aimer, et ils sont dotés d'une intelligence. Et comme ils sont faits de maïs, ils vont toujours se rappeler de leur lien avec la terre, ils vont la cultiver, et ils vont en prendre soin.

Alors, je vous donne un petit pot de maïs, et puisque je m'en vais pour plusieurs semaines, mon intention, pour que ce projet ne meurt pas, c'est de vous passer le relais. Donc gardez votre pot de maïs à la vue, placez-le sur votre siège de voiture ou sur votre comptoir, et pendant l'été, pendant les prochaines semaines, essayez de nouer des liens, avec les travailleuses et les travailleurs mexicains. Que ce soit juste à l'épicerie, de les saluer, de les amener à la plage, même si vous ne parlez pas espagnol, il y a toujours moyen que ça fonctionne. Et à chaque fois que vous aurez noué un lien, prenez un petit grain, et plantez-le. Et vous avez le droit de partager vos graines, vous pouvez les disséminer parmi vos amis, votre famille, pour qu'on essaie, comme communauté, de multiplier les contacts. C'est mon vœu pour clore cette première portion de ce projet.

Applaudissements de maïs.